

E. 1143
OPB 10

B

LA

RÉDEMPTION

BIBLIOTECA SOCIETA STUDI VALDESI

OP

B-10

18

Torre Pellice, Torino



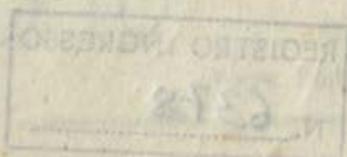
LA RÉDEMPTION

REGISTRO INGRESSO

N. 6378

BA REDEMPTION

Pignerol, Typ. Chiantore.



A
MESSIEURS LES MEMBRES DU CORPS DES PASTEURS
DE
L'ÉGLISE VAUDOISE.



Messieurs,

N'est-ce pas une opinion accréditée parmi vous et par vous que je tiens de la folie ? A vous donc, Messieurs, qui avez les entendements sains, je dédie ce nouvel et imparfait essai de ma plume égarée et pourtant ambitieuse de réaliser quelque peu à votre égard l'épigraphe même qui figure en tête de ce travail.

Perrero, 1. août 1860.

Votre humble et dévoué
CÉSAR AUGUSTE BERT.

MESURES LES MOINDRES EN CELES DES MATHS

DE

L'ÉGLISE VAUDOISE



BRUNNEN

Il est par une certaine manière parait être et par
ce que je tiens de la part de vos amis, Messieurs,
qui ont les entendements sages, je suis et ainsi et par
partir avec de nos jours pour le point de vue
de votre philosophie à votre point de vue et ainsi
dans ce monde de travail.

Paris, le 10 mai 1860.

Votre humble et dévoué
Léon Auguste Haris.

LA RÉDEMPTION

*O voi, che avete gli intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto il velame delli versi strani.*

DANTE Inf. Cant. IX.

Oui, modestie à part, voilà le noble thème,
D'où je veux à mon tour, non lirer un poëme,
Mais, sous la forme étrange et rude de mes vers,
Extraire et réunir tous mes pensers divers.
Non pour en épuiser la matière féconde,
Dans une seule fois, ni dans une seconde;
Mais pour voir si je peux, par cette variété,
Faire de mes écrits saisir la vérité.
Je n'invoque donc point le secours d'une Muse
Qui m'inspire afin que j'intéresse et amuse;
Ou qui, me transportant au haut de l'Hélicon,
Me montre un poétique et sublime horizon.
Non, loin de moi plutôt ces profanes idées;

À de trop saints objets s'inspirent mes pensées ;
 Elles doivent tenter un bien plus noble essor,
 Que celui que Phébus accorderait encore.
 Quelle invocation sera pourtant la mienne ;
 Car, sans une aide enfin, se peut-il que j'obtienne
 L'avantage d'offrir dans ce nouveau labeur
 Quelque chose de propre à charmer le lecteur.
 Mon aide sera donc en Dieu, Maître du monde,
 Et Créateur des Cieux, de la terre et de l'onde !
 En Lui qui du néant a tiré l'univers,
 Et qui tient dans sa main tant de globes divers !
 Qu'Il tienne aussi ma main et dirige ma plume,
 Afin que, si possible, à son tour elle allume
 Quelque nouvel amour pour sa gloire et son Nom,
 En disant de son bras la force et le renom !
 Dans la création ses œuvres resplendissent ;
 Pour louer sa bonté partout elles s'unissent ;
 Et celles-là pourtant, comme l'aube du jour,
 S'éclipsent au soleil d'une autre œuvre d'amour.
 D'une œuvre où l'œil ne peut, comme dans un dédale,
 Nombrer, avec les tours, les trésors qu'il étale ;
 Où la foi ne peut même être un fil conducteur
 Propre à nous en donner toute la profondeur ;
 Comment ferai-je donc pour narrer ce prodige,
 Moi, dont la foi sans cesse est telle qu'elle exige
 Un miracle divin pour ne pas s'égarer,
 Pour tenir le flambeau qui la peut éclairer !
 Aussi, je m'intimide et je me déconcerte,
 Et je crains de sembler un pédant qui disserte
 Sur les plus grands sujets de la terre et du Ciel,
 Quand sur le moindre encore il est superficiel.
 Oh ! oui, je n'en connais ni la superficie,

Ni le plus petit point de cette œuvre accomplie
 Sur le funèbre lieu nommé le Golgotha,
 Où pour le genre humain un divin sang coula.
 De cette œuvre d'amour qui peut dire l'abîme ?
 Il défie l'esprit, l'être le plus sublime ;
 Les Anges n'en voyant eux-mêmes que le bord,
 Eux qui sont néanmoins toujours près du Dieu fort.
 De la Création la céleste harmonie
 Avait hélas ! cessé ; car un mauvais Génie
 En avait fait périr le chef-d'œuvre et le roi :
 Tout dut de cette mort subir la triste loi.
 C'est ainsi que dès-lors les éléments eux-mêmes
 S'engagèrent entr'eux dans des conflits suprêmes ;
 Et que tout ce qui vit sur la terre et dans l'eau,
 Tour-à-tour se dévore et n'a pas de repos.
 Dès-lors aussi vit-on la fertile nature
 Avaré de ses biens, voulant qu'une culture
 Aidée incessamment des pluies, des chaleurs,
 Paie en produits tardifs de l'homme les sueurs.
 Car les sueurs dès lors devinrent son partage ;
 Il doit en arroser son front et son visage,
 Pour tirer de la terre et sa vie et sa mort,
 Puisqu'en cessant de vivre il y finit son sort.
 L'homme est poudre en effet et il retourne en poudre,
 Sans devoir néanmoins pour toujours se dissoudre
 En attendant quel fut encore son destin,
 Dès qu'il fut expulsé du céleste jardin ?
 Hélas ! son premier-né devient un fratricide,
 Et tous les instruments d'une vie homicide
 Ajoutés à tous ceux des viles passions
 Font régner l'adultère et les extorsions
 Sur ce monde coupable un immense déluge

Apaise le courroux du Dieu Souverain Juge.
 Une seule famille échappe au grand fléau,
 Pour donner à la terre un genre-humain nouveau.
 Mais il n'est pas nouveau, car il s'égare encore
 Et se fait toujours plus d'autres Dieux qu'il adore.
 Aussi que dut alors faire le seul vrai Dieu
 Pour ne pas voir son Nom disparaître en tout lieu ?
 Choisir nouvellement une digne famille
 Qui, comme plein de feux le firmament scintille,
 Dût se rendre innombrable et faire resplendir
 La gloire de Celui qui voulut la bénir.
 Mais avant ces beaux jours que de siècles passèrent !
 Que de corruptions ! que d'erreurs exercèrent
 La patience divine et purent démontrer
 Combien laissé tout seul l'homme ne peut s'égarer.
 Sur ces temps-là jetons un coup-d'œil bien rapide
 Là-même où rayonnait la clarté plus splendide
 Du culte et de la Loi du seul Dieu tout-puissant,
 Oui, chez ce peuple même, oh ! que d'égarement !
 En vain dans ses foyers ce Dieu veut qu'il s'isole ;
 En vain, il lui prédit l'effet de sa parole ;
 Ce peuple est idolâtre et plein de dureté,
 Jusqu'à ce qu'il se voit dans la captivité.
 Il en retourne alors, mais pour changer ensuite
 Son penchant idolâtre en penchant hypocrite,
 Et, Dieu n'inspirant plus l'oracle de Sion,
 Y substituer celui de la tradition.
 De là, dans trop de cœurs vide et matérialisme,
 Et besoin de l'esprit nouveau du christianisme
 Qui, remplissant enfin l'attente d'Israël,
 Associât le monde à la faveur du Ciel.
 Que fit en attendant l'antiquité païenne ?

Oh ! rendons bien justice à la raison humaine ;
 Elle fit plus , bien plus que la foi des Hébreux ,
 Pour opérer en tout des effets merveilleux .
 Car , laissant de côté miracle et prophétie
 Où la vertu divine au Juif était unie ,
 On ne peut , d'autre part , sans admiration ,
 Voir les œuvres d'esprit , d'imagination ,
 Qui brillent dans l'histoire en glorieux trophée :
 De la capacité de l'humaine pensée
 Employa-t-elle aussi tant de capacité
 Pour chercher à trouver le Dieu de vérité ?
 Oui , tel fut bien l'objet des recherches sublimes
 Faites par des esprits et des cœurs magnanimes .
 Mais de ces beaux efforts , quel fut le résultat ?
 L'aveu même que , Dieu ne se révélant pas ,
 Impossible aux mortels de jamais le connaître
 Et le servir du moins comme il a droit de l'être .
 Ainsi l'homme avait fait tous ses essais divers :
 Abandonnant son Dieu , Maître de l'univers ,
 Dans cet univers même et dans la créature
 Il chercha d'autres Dieux , et toute la nature
 Au lieu de l'élever vers son divin Auteur ,
 Ne le pongea que mieux dans le mal et l'erreur .
 En vain , pour éviter du mal tous les ravages ,
 L'humanité reçoit les conseils de ses sages ;
 En vain , elle ne fait que se civiliser ;
 L'erreur n'en peut pas moins la matérialiser .
 C'est qu'un corps infecté d'une plaie mortelle
 S'aggrave encor des soins prodigués autour d'elle ,
 Et plus faits pour leurrer que pour guérir le mal .
 Ou comme un grand torrent dont le cours triomphal
 Ne semble faire cas de digues impuissantes

Que pour grossir encor ses ondes écumantes ;
 Ainsi se présentait l'humanité d'alors ,
 Avec tout son génie et tous ses beaux dehors.
 Le progrès était bien comme à son apogée ,
 Même pour mieux souiller le cœur et la pensée.
 Oh ! qui trouvera donc un remède absolu ,
 Toujours plus nécessaire et toujours inconnu !
 Remède qui , du mal atteignant la racine
 Ramène un peu mieux l'homme à sa pure origine.
 Oui , d'où lui parviendront ces immenses bienfaits
 Que tout bon cœur du reste hâte de ses souhaits ?
 Dans un coin méconnu de la terre hébraïque
 Une vierge reçoit un salut angélique ;
 Et de là qu'apprend'elle ? ô plan mystérieux !
 Le moins honorifique et le plus glorieux. *
 Elle apprend qu'elle doit enfanter elle-même
 Un Sauveur tout-puissant , un Médecin suprême ;
 Un grand Roi dont le sceptre est un sceptre éternel ;
 Le Fils de Dieu lui-même et notre Emanuel.
 C'est Lui qui va remplir les antiques promesses ,
 Assurant aux pécheurs les divines largesses ;
 Depuis le coup de mort sur l'ancien Serpent
 Jusqu'au lever béni du Soleil vivifiant.

(*) Le moins honorifique aux yeux du monde qui verra dans l'abaissement où va naître et vivre le Fils de Dieu quelque chose de bien propre à rehausser d'avance la folie de sa croix qui est tellement néanmoins la sagesse de Dieu qu'elle rendra à jamais brillants de gloire, avec leur divin Chef, tout ceux qui l'auront eue pour étandard et pour bannière. Ici, comme en tant d'autres endroits, il me faudrait citer aussi les passages où s'appuient tout ce que dis, mais chaque parole me coute trop pour le faire et pour me justifier dans ce travail autrement qu'en invoquant moi-même les leçons d'une Saine critique.

Et c'est enfin par Lui que la famille élue
 Egalera les feux qui peuplent l'étendue.
 Mais de tous ces hauts-faits qu'il est donc grand le but !
 Quel en fut donc aussi l'exorde et le début ?
 Rome, étendant partout son aigle impériale,
 Ordonna que chacun, dans sa ville natale,
 Allât enrégistrer sa famille et son nom.
 Aux murs de Bethléem, ville de sa maison,
 L'époux qu'obtient aussi la vierge bienheureuse,
 Avec elle arrivé par une marche heureuse,
 Tous deux dans une étable ils doivent s'abriter.
 Là naît l'Enfant divin qu'il faut emmaillotter
 Et mettre comme on peut dans une pauvre crèche ;
 Et c'est là son berceau, quoique rien ne l'empêche
 De naître au beau milieu du faste et des splendeurs
 Dignes du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs.
 Mais il vient cet Enfant pour appauvrir sa vie
 Afin qu'ainsi la nôtre en devienne enrichie.
 Dans cet état pourtant d'abaissement total,
 N'eut-il aucun honneur ni divin, ni royal ?
 Quelle est cette splendeur qui surprend dans leurs veilles
 Des Bergers qui du Ciel contemplant les merveilles ?
 Elle offre à leur regard un Ange qui leur dit :
 Que votre cœur ne soit nullement interdit ;
 J'annonce le sujet d'une joie ineffable,
 C'est du Christ, le Sauveur, la naissance adorable.
 Et l'armée dont Dieu s'entoure et qui le sert,
 Entonne en même temps ce céleste concert :
 Gloire à Dieu dans les Cieux ; paix sur toute la terre,
 Et pour l'homme tendresse et bienveillance entière !
 Alors pour couronner leur saint étonnement
 Les bergers courent tous vers le petit enfant.

De Roi bientôt encore il reçoit les hommages.
 Car voici d'Orient arriver les trois Mages
 Qu'une étoile a conduits jusqu'à Jérusalem
 Pour voir le Roi des Juifs, puis jusqu'à Béthléem,
 Où déployant leur or, leur encens et leur myrrre,
 Ils les mettent aux pieds de Celui dont l'empire
 Est immense à leurs yeux comme sa pauvreté,
 Et dont chacun adore ainsi la majesté
 Mais ces simples honneurs d'un Dieu, d'un Roi suprême
 L'exposent à la mort à sa naissance même.
 Avec sa mère ainsi parmi les faux autels,
 Il doit s'enfuir porté sur des bras paternels.
 De retour ses parents vont dans la Galilée
 Y mettre en sureté sa chère destinée;
 Et là, dans Nazareth, il leur est tout soumis,
 Croissant en stature, en grâce et en esprit.
 Là de-même au travail des mains, de la prière,
 Il prépare déjà son futur ministère;
 Car ce n'est pas toujours par l'étude et l'éclat,
 Qu'on se forme à livrer au mal un saint combat.
 Une fois seule Christ romp son jeune silence
 Pour montrer aux Docteurs leur vaine suffisance.
 A cela-près sa vie est jusques à trente ans
 Au service assidu de ses humbles parents.
 Il doit enfin de Dieu se mettre au saint service,
 Entrer avec Satan directement en lice;
 Alors dans un désert, poussé par l'Esprit Saint,
 Il va prier encor, lutter et avoir faim.
 S'il a faim, lui dit donc le Tentateur du monde,
 Usant à son égard d'une astuce profonde;
 S'il a faim et s'il est le Fils même de Dieu,
 Qu'il dise au roc: sois pain, et la chose aura lieu.

Mais Christ, parcequ'il est le Fils de Dieu lui-même,
 Déjoue de Satan tout fourbe stratagème ;
 Loin d'écouter sa voix pour épouser son sort
 Il lui doit bien plutôt porter le coup de mort.
 Et déjà le Sauveur de lui-même a pu dire :
 Par son Esprit c'est moi que Dieu voulut élire
 Pour évangéliser les pauvres en esprit,
 Et relever tous ceux dont le cœur est contrit ;
 Pour porter aux captifs l'heureuse délivrance,
 Aux aveugles, des yeux la douce jouissance,
 Pour publier le terme à tout joug odieux,
 Et du Seigneur enfin l'an propice et heureux.
 Oui, les voilà venus, ces temps si favorables
 Où l'on va voir du Christ les œuvres mémorables !
 Où l'on va voir les faits de puissance et d'amour,
 Dont il remplit pour nous son terrestre séjour !
 Était-ce un résultat de la loi des contraires,
 Ou pour en rehausser les effets salutaires ?
 A l'apparition d'un Dieu saint et Sauveur
 Le Démon augmenta sa rage et sa fureur.
 Incorporé lui-même en tant de démoniaques,
 A l'aspect repoussant des plus affreux maniaques,
 Il leur anticipait des tourments infernaux,
 En leur faisant souffrir les plus terribles maux.
 C'est qu'en effet de Christ la présence et la vue
 Disent trop au Démon que son heure est venue
 De recevoir le coup mortel et décisif
 Porté par le décret divin et primitif.
 Et comme il put alors changer déjà de forme
 Il fait ici de même ou plutôt il difforme
 Tous ceux qu'il envahit de ses esprits impurs
 Pour les associer à ses destins futurs.

Mais voici que le Christ à ces esprits immondes
 Inspire incontinent des transes si profondes ,
 Que , sans même affronter son regard souverain ,
 Ils doivent envers eux le prier d'être humain.
 Jésus , lui crient-ils , Jésus , Fils de Dieu même ,
 Viens-tu pour commencer nôtre supplice extrême ?
 Oui , ton nom c'est le Christ , le Messie promis ,
 A qui , dans l'univers tout doit être soumis !
 Et voilà , par Satan ou ses suppôts fidèles ,
 Narrées du Sauveur les vertus éternelles !
 Une fois même on voit plusieurs de ces démons
 Le rendre favorable à ces deux oraisons :
 Ne nous pousse donc pas jusqu'au fond des abîmes ,
 Mais permets-nous plutôt de changer de victimes.
 Alors se lançant tous dans d'ignobles pourceaux ,
 Ils vont avec ceux-ci se jeter dans les eaux.
 C'est ainsi que souvent Dieu tire ses louanges
 De la répression des hommes et des Anges ;
 Et c'est encore ainsi que nous foulons nos cœurs
 Quand nous les soumettons à des sens corrupteurs.
 Mais Celui qui du cœur peut épurer les flammes ,
 N'est-il bien qu'en cela le Médecin des âmes ?
 Ou ne délivra-t-il que des esprits malins
 Tous les nécessiteux de ses secours divins ?
 Sur tous les maux divers sa main toute-puissante ,
 Exerçait tour-à-tour son œuvre bienfaisante ;
 Aussi , de toutes parts voyait-on accourir
 Des malades sans fin qu'il voulait bien guérir ,
 Ici , c'est un lépreux dont la plaie odieuse
 Rend , comme le péché , la vie malheureuse :
 Tu peux me rendre net , crie-t-il à Jésus ;
 Sois-le , lui répond-il , et sa lèpre n'est plus.

Là, de Christ, le muet peut dire les merveilles
Que le sourd peut ouïr de ses propres oreilles ;
Et le boiteux aussi peut bondir en transports ,
Tandisque de la tombe on voit sortir les morts.
C'est un aveugle encor dont la vue éblouie
Veut admirer des Cieux la splendide harmonie ;
Et ce sont à leur tour les flots, les éléments
Qui font vite cesser leurs épouvantements.
C'est le secret des cœurs mis en toute évidence,
Et dans tous les esprits une stupeur immense ;
Et que dirai-je enfin pour tracer un tableau
Où ma plume est hélas ! un si pauvre pinceau,
Fourni tout-à-la fois de couleurs trop mesquines,
Pour pouvoir peindre un peu tant de vertus divines ;
Leur donner un relief plus digne des sujets ;
Et décrire ainsi mieux de si nobles objets.
Je suis d'ailleurs aussi par trop pauvre en fortune
Pour ne pas faire encore une œuvre inopportune,
En cherchant des longueurs, des fleurs pour mon écrit
Pour ne l'avoir par là jamais qu'en manuscrit.
Car pour moi chaque mot m'est comme un sacrifice
Qui m'expose de plus à l'humaine injustice,
Ensorte que je dois pour ces motifs encor
Restreindre de mes vers la matière et l'essor.
Je ne dirai donc pas toute la guerre impie
Que s'attirait Jésus pour son œuvre bénie ;
La haine, les mépris, les maux dont tour-à-tour
Les pharisiens payaient ses pensées d'amour.
Non je ne dirai pas l'audace criminelle
Qui veut fausser de Christ la puissance et le zèle,
Jusque à dire que s'il expulse les démons,
C'est par Béalzébud le prince des démons !

Pour vaincre un tel esprit, est-il plus de miracle!
 Oh! oui détournons donc nos yeux de ce spectacle,
 Et faisons-les bien vite encore reposer
 Sur Jésus pour le voir travailler et parler.
 Car, ainsi que le veut son divin ministère,
 Christ parle et offre à tous sa grâce salutaire,
 Il annonce à chacun le royaume des Cieux,
 Il prêche l'Évangile au pauvre, au malheureux.
 Il parle et sa parole est celle de Dieu même;
 Elle répand dans l'âme une onction suprême;
 Elle inonde le cœur d'une félicité
 Dont la mesure même est dans l'éternité.
 Et tout comme au désert et dans les solitudes,
 Jésus multipliait le pain aux multitudes,
 Ainsi, dans sa parole était un aliment
 Qui fécondait la vie en la régénérant,
 Et lui-même il était la Parole de vie,
 Ayant de Dieu la gloire et l'essence infinie;
 Il était la Parole ou le Verbe éternel,
 Voilé sous l'humble aspect de notre corps mortel.
 Heureux donc qui savait sous, cette forme humaine,
 Distinguer du Très-Haut l'empreinte souveraine!
 Heureux qui, d'une oreille attentive à sa voix,
 Écoutait et suivait ses bienfaisantes lois!
 Ainsi, n'étais-tu pas, en effet, toute heureuse
 Toi femme qui, de soins trop futils dédaigneuse,
 Te tenais révérente aux pieds du bon Sauveur
 Pour former à sa voix et ton âme et ton cœur?
 Et toi qu'il délivrait de cruelles alarmes
 Et qui, de gratitude, arrosais de tes larmes
 Ses pieds, les essuyant de tes propres cheveux,
 Tandisque tu versais un parfum précieux;

Oui toi-même, sensible et pauvre pécheresse,
 Ne savourais-tu pas d'un saint bonheur l'ivresse
 Quand Jésus, dépassant tes vœux et tes souhaits,
 T'accordait le pardon, le salut et la paix?
 Car c'était le motif, l'objet de sa venue
 De chercher et sauver toute brebis perdue;
 Et c'étaient les brebis perdues d' Israël
 Qu'il recherchait d'abord d'un cœur si paternel.
 Oh! si, d'un tel Berger, d'un Pasteur si fidèle
 Il était mieux suivi le suprême modèle!
 Si nous avons aussi des Pasteurs éclairés
 De l'amour de leur peuple en tous sens animés!
 Mais est-ce tout pour Christ? limite-t-il son rôle
 À donner le bonheur à sa divine École,
 À marquer tous ses pas d'autant de guérisons,
 À délivrer du Diable en chassant les démons?
 Oh! ce ne sont bien là que des préliminaires
 Qui nous peignent au vif les effets salutaires,
 De l'œuvre que Jésus doit encore opérer.
 Car en vain de Satan il a pu délivrer,
 En vain il a guéri de toute maladie,
 En vain sa voix toujours fut une voix bénie;
 S'il ne lègue à la terre un remède divin,
 Elle sera toujours asservie au malin.
 La malin, en effet, comme auteur de la cause
 De tout le mal que l'homme endure en toute chose,
 Le malin ne sera sans pouvoir absolu,
 Que lorsque cette cause aura bien disparu.
 Et quelle est cette cause? Ah! c'est le péché même,
 Ou le divorce hélas! douloureux et suprême
 Qui règne entre nôtre âme et Dieu son Créateur
 Qu'elle put bien quitter pour un vil séducteur.

Oui, c'est là ce qui doit cesser et disparaître
 Pour que Satan enfin ne soit plus nôtre maître ;
 Mais pour faire à son tour cesser un tel état,
 Quelqu'un doit en souffrir le triste résultat.
 Qui voudra donc subir la divine colère ?
 Qui pourra de la mort boire la coupe amère ;
 Non celle qui ne fait que retrancher nos jours,
 Mais celle qui nous rend malheureux pour toujours ?
 C'est Moi, dit le Sauveur, en entrant dans la vie,
 C'est moi qui viens porter cette grâce infinie :
 De mon Père éternel telle est l'intention,
 Que je vienne m'offrir en sainte oblation.
 Mais quoi ! lorsque cette heure est à la fin venue,
 Mon âme, dit Jésus, mon âme est toute émue.
 Père ! délivre-moi de ce cruel moment ;
 Mais moi-même je vins pour ce suprême instant.
 Ah ! de Christ la venue est pourtant sans contrainte,
 Mais le mal lui fait faire une telle complainte ;
 Car, dit-il, c'est ici le moment triomphal
 Du pouvoir ténébreux qu'a le Prince du mal.
 Oui, mais c'en est aussi l'éternelle défaite,
 Puis qu'il se fait, Satan, briser enfin la tête,
 En ne pouvant pour lui que blesser au talon
 Celui qui de la femme est le saint rejeton.
 Mais n'a-t-il pas ce fils des antiques promesses
 Fait éprouver à tous ses divines largesses ?
 Allant de lieux en lieux, partout faisant du bien,
 Ne fut-il pas lui-même un bienfait quotidien ?
 Où seront donc jamais ces personnes maudites,
 Qui voudront à Satan servir de satellites ?
 Où seront ces méchants ? où seront ces ingrats,
 Qui pourront lui prêter le secours de leur bras ?

Ah! ne nous hâtons point de lancer nôtre pierre
 Contre aucun de ces Juifs dont l'œuvre meurtrière,
 Accomplit le plus grand et le plus noir forfait:
 De nous-mêmes ils sont le fidèle portrait.
 C'est nous-mêmes, ce sont nos péchés et nos vices
 Qui deviennent pour Christ tout autant de supplices;
 Il portait le fardeau de chacun et de tous
 Et sur lui seul fondait le céleste courroux.
 Aussi, du grand excès de sa mortelle angoisse,
 Son sang coule en grumeaux. Il crie alors: qu'il passe
 Qu'il passe un tel calice, o Père, loin de moi;
 Mais non, je me soumets entièrement à Toi.
 Le Sauveur néanmoins, par sa nature humaine,
 Eut bien pu succomber sous l'horreur de sa peine;
 Il en eut pu souffrir le poids trop écrasant,
 Quand un Ange parut, du Ciel, le fortifiant.
 Mais c'est ainsi, grand Dieu! que vous gardez vous-même
 Votre Fils pour un mal, un tourment plus suprême;
 Gethsémané pour vous ne suffit point encor
 Vous voulez le calvaire et la croix et la mort.
 Nouveau Job, en effet, non pour son avantage,
 Jésus doit de Satan subir l'indigne outrage:
 Il le fait donc, Satan, trahir par un Judas
 Et d'injure en injure amener au trépas.
 C'est sur le Golgotha, c'est sur le lieu du crâne,
 Que Jésus est conduit comme un vil, un profane,
 Un malfaiteur insigne, un homme de péché,
 Un maudit qui doit être à la croix attaché.
 Aussi la croix s'élève et produit en spectacle,
 Celui qui du Ciel même est le plus grand miracle;
 Celui qui, quoiqu'il pût dominer en tout lieu,
 Pour être serviteur s'était fait Homme-Dieu.



Et quand des criminels sont compâtes sans doute,
 Pour Jésus le Sauveur débonnaire ou ajoute
 Le fiel des durs mépris, des blasphèmes amers,
 Au poids de tous ses maux aussi grands que divers.
 Et pour le coup son Dieu lui-même le délaisse,
 Puisque Jésus encore, surmontant sa faiblesse,
 S'écrie: Eli, Eli, lamma sabacthani?
 Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'abandonner ainsi?
 Oui, te voilà donc bien innocente victime,
 Sans ombre de péché, sans délit et sans crime!
 Te voilà bien toi-même offerte sur l'autel,
 Où t'immole pour nous la Loi de l'Eternel!
 De ce calice amer Christ boit jusqu'à la lie,
 Voulant même accomplir la moindre prophétie:
 Altéré par les maux qu'il souffre sur sa croix:
 J'ai soif, s'écrie-t-il, d'une mourante voix.
 Aussitôt approchant la boisson la plus aigre
 On pense à l'abreuver de fiel et de vinaigre
 Tout est donc accompli, s'écrie-t-il enfin:
 O Père! je remets mes esprits dans ta main.

Tout est donc accompli: tels sont les mots suprêmes,
 Qui nous ouvrent des Cieux le bienheureux séjour;
 Nous rendant supérieurs aux archanges eux-mêmes
 Qu'ils nous feront aussi juger à nôtre tour.

Tout est donc accompli: la justice divine
 Au lieu de nous frapper, nous sauve et nous défend;
 Ce n'est plus le péché, ni Satan qui domine
 Sur eux Jésus remporte un triomphe éclatant.

En attendant, Jésus, cette belle victoire
 Dont tu vas étonner et la terre et les Cieux;
 En attendant cette heure où va briller ta gloire,
 Oh! fais nous de ta mort voir les fruits précieux.



Et d'abord permets-nous de consoler nôtre âme,
 En lui représentant ta vie de douleurs ;
 Est-ce donc étonnant qu'elle souffre et se pâme
 Quand tu portas bien plus nos maux et nos langueurs.

De la crèche à la croix, ta vie est bien l'offrande ,
 L'holocauste que Dieu peut vraiment agréer ;
 Le sacrifice hélas ! que Sinaï demande
 Et que le Golgotha doit enfin consommer.

Mais avant qu'il te laisse, ô Sauveur débonnaire !
 Ce bois ensanglanté qui te tient suspendu ;
 Avant que cette croix te confie à la terre
 Fais-nous en ressentir le bienfait absolu.

Grâces à cette croix, nôtre âme est donc absoute,
 Quelle sentence encor devrait-elle subir ?
 Cette croix où ton sang coule ainsi goutte à goutte,
 N'est-ce donc pas pour nous qu'elle te fait mourir ?

Tu cloues avec toi la loi des ordonnances,
 Qui nous était contraire et nous causait la mort ,
 En nous faisant par là jouir de biens immenses,
 Qui rendent pour toujours bienheureux nôtre sort.

Et tout cela, Jésus ! au prix de ton sang même,
 De ce sang pur, clément, plus que celui d'Abel ;
 Sang de l'aspersion dont la vertu suprême,
 Nous rachète et nous rend à l'Amour éternel.

Mais quoi ! divin Amour ! si tu fus magnanime
 Jusqu'à faire pour nous, sur l'autel de la croix,
 Verser le divin sang d'une sainte victime
 Oh ! n'entendras-tu plus l'écho de nôtre voix ?

Pourquoi, Seigneur, pourquoi sommes-nous stériles
 Et ne portons-nous pas des fruits à ton honneur ?
 La pluie, cependant, rend les terrains fertiles,
 Et nous du sang de Christ sentons-nous la valeur ?

Offrons-nous cet aspect d'une Eglise vivante
Et digne du beau nom de son Chef glorieux?
D'une Eglise où la foi toujours resplendissante
Montre du sang de Christ les effets précieux?

Sommes-nous bien ce peuple aimable et pacifique,
Qui sait bien faire aimer l'Evangile de paix;
Et qui, réfléchissant la grâce évangélique,
Prouve du sang de Christ l'ineffable bienfait.

Ah! Seigneur Jésus-Christ! que manque-t-il encore,
Pour que ton sang divin soit efficace en nous;
Pour que ta mort nous soit d'un nouveau jour l'aurore,
Et ta croix le chemin au bonheur le plus doux?

Aurais-tu du sépulcre les étreintes
Jusqu'à rester toujours dans ton propre tombeau
Que nous ne sentions pas tes influences saintes
Ouvrant à nôtre vie un horizon nouveau?

Oui, demeuras-tu bien prisonnier de la tombe?
Ta parole y fut-elle engloutie avec toi,
Qu'il faille hélas! aussi que nôtre âme succombe
En voyant démentie et détruite sa foi?

Car, sans en appeler à toutes promesses;
Sans évoquer ici tous tes enseignements,
Ne nous as-tu pas dit qu'en toutes nos détresses
Tu voudrais bien du mal nous rendre triomphants?

Or comment pourrons-nous bien remporter victoire
Si toi-même, ô Seigneur! tu te trouves vaincu;
Si, loin de nous montrer ton triomphe et ta gloire,
Tu subis du tombeau le pouvoir absolu.

N'as-tu pas dit encore: il faut que je m'en aille
Pour envoyer aux miens l'Esprit consolateur?
Mais vient-il ce remède au mal qui nous travaille,
Si du tombeau Jésus! tu n'es pas le vainqueur!

Et comment verrait-on s'accomplir les oracles
 Te prédisant un règne éternel, glorieux ;
 Si, pour bien couronner tes splendides miracles,
 Tu n'étais du tombeau plus que victorieux !

Sors donc, divin Jésus ! sors du sein de la terre ;
 Revendique les droits de ta divinité ;
 Car si ta mort pour nous fut toute salutaire,
 Elle est l'effet pourtant de ton humanité.

Montre ainsi ton pouvoir sur Satan et le monde,
 En déjouant enfin leurs desseins infernaux :
 Qu'en déchainant sur toi leur haine furibonde
 Ils se soient ainsi créé les plus grands maux,

Mais reprends le pouvoir de ta céleste vie,
 Pour en favoriser ceux qui croient en toi ;
 Qu'il sachent de ta mort la valeur infinie
 Par cet Esprit divin dont tu promis l'envoi.

Cet Esprit ! voilà bien ce qui nous manque encore
 Pour sentir de ton sang l'efficace et le prix ;
 La pluie sans soleil ne peut rien faire éclore ;
 Stérile est ton sang sans ton divin Esprit.

Hâte-toi donc, Seigneur, d'accomplir tes promesses,
 En montant du sépulcre à la gloire des Cieux,
 Pour nous faire de là ressentir ces largesses
 Dont ton divin Esprit est l'agent précieux.

Mais pendant qu'elle agit la Divine Parole
 Permets que je m'arrête, ô lecteur bienévolé ;
 Et pardonne-moi bien si, téméraire auteur,
 J'ai cru de l'art des vers atteindre la hauteur.
 Aussi, sois-moi pourtant un critique sévère
 Et ma plume en saura bien profiter j'espère.
 Agrée, en attendant, mes vœux et mes souhaits
 Que nous puissions du Christ sentir tous les bienfaits.